



présent Ciel

L'heβδο du doyenné de Giromagny – Rougemont-le-Château

22 mai 2022 # 129

Chers amis,

ces temps où s'annoncent des pénuries alimentaires nous obligent à nous poser certaines questions sur nos modes de vie. Certes, nous ne serons pas autant impactés que certains pays chez qui les révoltes de la faim risquent fortement de se produire mais il en va de notre responsabilité d'apprendre à partager en optant pour une sobriété heureuse comme l'évoque notre Pape François dans *Laudato si*. Nous pourrions méditer ses paroles cette semaine :

« La sobriété, qui est vécue avec liberté et de manière consciente, est libératrice. Ce n'est pas moins de vie, ce n'est pas une basse intensité de vie mais tout le contraire ; car, en réalité ceux qui jouissent plus et vivent mieux chaque moment, sont ceux qui cessent de picorer ici et là en cherchant toujours ce qu'ils n'ont pas, et qui font l'expérience de ce qu'est valoriser chaque personne et chaque chose, en apprenant à entrer en contact et en sachant jouir des choses les plus simples.

Ils ont ainsi moins de besoins insatisfaits, et sont moins fatigués et moins tourmentés. On peut vivre intensément avec peu, surtout quand on est capable d'apprécier d'autres plaisirs et qu'on trouve satisfaction dans les rencontres fraternelles, dans le service, dans le déploiement de ses charismes, dans la musique et l'art, dans le contact avec la nature, dans la prière.

Le bonheur requiert de savoir limiter certains besoins qui nous abrutissent, en nous rendant ainsi disponibles aux multiples possibilités qu'offre la vie.

La sobriété et l'humilité n'ont pas bénéficié d'un regard positif au cours du siècle dernier. Mais quand l'exercice d'une vertu s'affaiblit d'une manière généralisée dans la vie personnelle et sociale, cela finit par provoquer des déséquilibres multiples, y compris des déséquilibres environnementaux.

C'est pourquoi il ne suffit plus seulement de parler de l'intégrité des écosystèmes. Il faut oser parler de l'intégralité de la vie humaine, de la nécessité d'encourager et de conjuguer toutes les grandes valeurs.

La disparition de l'humilité chez un être humain, enthousiasmé malheureusement par la possibilité de tout dominer sans aucune limite, ne peut que finir par porter préjudice à la société et à l'environnement.

Il n'est pas facile de développer cette saine humilité, ni une sobriété heureuse si nous nous rendons autonomes, si nous excluons Dieu de notre vie et que notre moi prend sa place, si nous croyons que c'est notre propre subjectivité qui détermine ce qui est bien ou ce qui est mauvais ».

Père Yann, votre doyen

Dimanche 22 mai 2022, 6^e dimanche de Pâques

Lectures de la messe

Première lecture (Ac 15, 1-2.22-29)

En ces jours-là, des gens, venus de Judée à Antioche, enseignaient les frères en disant : « Si vous n'acceptez pas la circoncision selon la coutume qui vient de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. » Cela provoqua un affrontement ainsi qu'une vive discussion engagée par Paul et Barnabé contre ces gens-là. Alors on décida que Paul et Barnabé, avec quelques autres frères, monteraient à Jérusalem auprès des Apôtres et des Anciens pour discuter de cette question. Les Apôtres et les Anciens décidèrent avec toute l'Église de choisir parmi eux des hommes qu'ils enverraient à Antioche avec Paul et Barnabé. C'étaient des hommes qui avaient de l'autorité parmi les frères : Jude, appelé aussi Barsabbas, et Silas. Voici ce qu'ils écrivirent de leur main : « Les Apôtres et les Anciens, vos frères, aux frères issus des nations, qui résident à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut ! Attendu que certains des nôtres, comme nous l'avons appris, sont allés, sans aucun mandat de notre part, tenir des propos qui ont jeté chez vous le trouble et le désarroi, nous avons pris la décision, à l'unanimité, de choisir des hommes que nous envoyons chez vous, avec nos frères bien-aimés Barnabé et Paul, eux qui ont fait don de leur vie pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ. Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous confirmeront de vive voix ce qui suit : L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas faire peser sur vous d'autres obligations que celles-ci, qui s'imposent : vous abstenir des viandes offertes en sacrifice aux idoles, du sang, des viandes non saignées et des unions illégitimes. Vous agirez bien, si vous vous gardez de tout cela. Bon courage ! »

Psaume (Ps 66 (67), 2-3, 5, 7-8)

Que Dieu nous prenne en grâce et nous bénisse, que son visage s'illumine pour nous ; et ton chemin sera connu sur la terre, ton salut, parmi toutes les nations. Que les nations chantent leur joie, car tu gouvernes le monde avec justice ; tu gouvernes les peuples avec droiture, sur la terre, tu conduis les nations. La terre a donné son fruit ; Dieu, notre Dieu, nous bénit. Que Dieu nous bénisse, et que la terre tout entière l'adore !

Deuxième lecture (Ap 21, 10-14.22-23)

Moi, Jean, j'ai vu un ange. En esprit, il m'emporta sur une grande et haute montagne ; il me montra la Ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu : elle avait en elle la gloire de Dieu ; son éclat était celui d'une pierre très précieuse, comme le jaspé cristallin. Elle avait une grande et haute muraille, avec douze portes et, sur ces portes, douze anges ; des noms y étaient inscrits : ceux des douze tribus des fils d'Israël. Il y avait trois portes à l'orient, trois au nord, trois au midi, et trois à l'occident. La muraille de la ville reposait sur douze fondations portant les douze noms des douze Apôtres de l'Agneau. Dans la ville, je n'ai pas vu de sanctuaire, car son sanctuaire, c'est le Seigneur Dieu, Souverain de l'univers, et l'Agneau. La ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine : son luminaire, c'est l'Agneau.

Évangile (Jn 14, 23-29)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles. Or, la parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé. Je vous parle ainsi, tant que je demeure avec vous ; mais le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. Que votre cœur ne soit pas bouleversé ni effrayé. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père, car le Père est plus grand que moi. Je vous ai dit ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, lorsqu'elles arriveront, vous croirez. »

S'ouvrir à l'Esprit d'ouverture...

Nous continuons ce dimanche encore notre pèlerinage à travers le Temps Pascal... Nous sommes partis du tombeau vide baigné de la douce lumière du matin de Pâques. Nous avons contemplé le corps de Jésus ressuscité dans sa chair avant de nous déporter sur son autre corps qui est l'Église. Notre pèlerinage en Temps Pascal s'achèvera à la Pentecôte avec le don de l'Esprit Saint. C'est cet Esprit qui nous est déjà promis ce dimanche par Jésus ressuscité. C'est cet Esprit que nous voyons déjà à l'œuvre dans la première lecture. C'est le même Esprit que nous avons reçu le jour de notre baptême. Nous sommes invités à le laisser se déployer en nous, à nous ouvrir à lui pour rester fidèles à la Parole de Jésus, pour demeurer dans son Esprit, pour agir de façon juste en prolongeant ses propres gestes.

Jésus nous annonce que son œuvre va se poursuivre à travers nous par le don de l'Esprit Saint qui nous rafraîchit la mémoire, qui nous permet de nous souvenir de sa Parole et de la mettre en œuvre. Par l'Esprit Saint, Dieu est venu faire sa demeure en nous. Sa présence en nous nous est plus intime que nous-mêmes. Cependant, nous ne lui laissons pas toujours toute la place et nous le cantonnons dans un cagibi voire dans la cave ! Cette attitude nous est exposée dans la première lecture...

La jeune Église en est encore à ses balbutiements. Des communautés commencent tout juste à naître dans la diaspora juive du bassin méditerranéen. Déjà des conflits naissent, des options divergentes apparaissent, menaçant l'avenir même de l'Église. La tentation de repli sur soi est forte. La tentation du même risque de l'emporter sur l'ouverture inconditionnelle. Pour certains parmi les premiers chrétiens, il est nécessaire de passer par le judaïsme pour devenir chrétien. Il faudrait renoncer à son histoire, à sa culture, à tout ce qui a fondé son identité pour trouver le Christ. Pour ceux-ci, l'unité se confond avec l'uniformité.

Notre première lecture est malheureusement amputée dans le texte que la liturgie de ce dimanche nous a livré. Face au conflit naissant, Paul et Barnabé partent à Jérusalem pour témoigner de l'action de Dieu parmi les païens. Oui ! Dieu est déjà parmi eux. L'Esprit Saint est à l'œuvre chez eux. Il travaille le cœur des hommes de bonne volonté comme nous le rappelle le Concile Vatican II. Jésus, le Verbe, a déjà enfoui ses semences dans le cœur des païens comme saint Justin l'écrivait avec bonheur. Quand nous laissons l'Esprit Saint prendre toute sa place en nous, il se reconnaît chez l'autre, parfois si différent de nous et il entreprend un dialogue avec lui-même. Il nous ouvre au dialogue avec ce frère qui nous est promis.

Fort heureusement, les apôtres ont décidé avec l'Esprit Saint. Ils ont ouvert la porte aux nations païennes. Fort heureusement, les attitudes conservatrices ne l'ont pas emporté à ce point crucial de l'histoire de l'Église. Il nous est nécessaire pour nous aujourd'hui de laisser encore l'Esprit Saint se déployer en nous, de nous ouvrir à lui afin qu'il puisse se reconnaître dans ce frère qui nous est promis. Tant de missionnaires au cours des âges, porteurs de l'Esprit Saint, sont allés à la rencontre de l'Esprit Saint chez les peuples les plus improbables. Ils sont ainsi entrés en dialogue. Ils ont permis à l'Esprit Saint de dialoguer avec lui-même et l'Église s'est enrichie de ces cultures travaillées par les semences du Verbe au point de devenir encore plus belle dans une diversité donnée et reçue. En Inde encore aujourd'hui, des chrétiens présentent le pain et le vin avec des offrandes de fleurs, de camphre et de lumière. Au Vietnam, les chrétiens organisent chez eux un autel des ancêtres où ils honorent et prient pour leurs défunts. Ouvrons-nous toujours à cet Esprit d'ouverture qui brise les murs et construit des ponts. Laissons-le nous unir et nous rassembler au-delà de nos différences qui représentent une chance et non une menace...

Père Yann

Au Vietnam, des orientations sur le culte des ancêtres

En publiant leurs « Instructions sur le culte des ancêtres », les évêques vietnamiens veulent favoriser l'inculturation et l'évangélisation et redire que « le fait d'embrasser le catholicisme n'est pas irrespectueux envers les ancêtres ».

Claire Lesegretain (avec Ucanews), le 07/11/2019 (la-croix.com)

Le culte des ancêtres, trait marquant de la vie spirituelle vietnamienne, est pratiqué par tous les Vietnamiens, quelle que soit leur appartenance sociale ou politique. Selon l'ethnologue et juriste Florence Nguyen-Rouault (1), il est « *un facteur de cohésion sociale et familiale* ».

Ce culte des ancêtres, qui perpétue les liens entre vivants et morts d'une même famille, consiste surtout à rendre hommage aux quatre générations ascendantes, sur l'autel familial généralement dressé dans la pièce principale de la maison. Devant les photos de chacun des parents, grands-parents, arrière-grands-parents et trisaïeux, les Vietnamiens déposent des bâtons d'encens, des bougies, des fleurs et des fruits...

Le culte est généralement assumé par les fils, les filles n'étant autorisées à s'occuper de l'autel des ancêtres que si elles n'ont pas de frères. Et c'est une malédiction pour un Vietnamien de mourir sans laisser d'enfants, puisque, n'ayant pas d'autel pour revenir parmi les vivants, son âme sera condamnée à errer.

Avec l'aide d'experts

Bien consciente de cette réalité, l'Église au Vietnam a préparé pendant cinq ans, avec l'aide de spécialistes des cultures et traditions locales, un document afin de mieux intégrer les valeurs catholiques à cette culture nationale.

Approuvées par les évêques fin octobre, ces « *Instructions sur le culte des ancêtres* » vont d'abord être appliquées de façon expérimentale pendant trois ans, avant d'être révisées et appliquées officiellement.

« *La route de l'inculturation est pleine d'obstacles, mais une foi qui n'entre pas dans la culture est une foi qui n'est pas pleinement reçue, ni pleinement comprise et vécue* », affirment les évêques vietnamiens.

Ces « instructions » visent à faire comprendre que « *le fait d'embrasser le catholicisme n'est pas irrespectueux envers les ancêtres* », les fidèles restant en communion avec les défunts à travers le mystère de la communion des saints.

Ce document commence ainsi par rappeler combien le Vietnam est influencé par les cultures traditionnelles bouddhistes, confucianistes et taoïstes, qui obligent au respect et à la vénération des ancêtres. « *Nous reconnaissons que la longue tradition du culte des ancêtres, sur cette terre, a été semée par l'Esprit Saint* », soulignent les évêques.

De l'encens mais pas de tablettes de bois

Le document encourage les familles catholiques à entretenir des autels aux ancêtres, à « *se prosterner et offrir de l'encens devant les images de leurs ancêtres, en signe de leur respect envers les défunts et de leur foi en la résurrection* ».

Mais il met en garde contre la coutume de placer sur les autels des tablettes de bois gravées avec le nom et l'âge des ancêtres, dans la mesure où celles-ci sont censées, selon les traditions vietnamiennes, contenir les âmes des défunts.

Les fidèles vietnamiens sont également encouragés à marquer les anniversaires de la mort de leurs ancêtres, mais « *sans superstition* ». Les « Instructions » donnent d'ailleurs des exemples de rituels et de prières pour les ancêtres lors d'un mariage, de funérailles ou d'un anniversaire de décès.

Les belles-filles et les gendres

Les familles catholiques sont invitées à proposer à leurs belles-filles et à leurs gendres non-chrétiens de participer au culte des ancêtres. Et ce, afin de maintenir de bonnes relations avec eux.

Ce document va même jusqu'à autoriser les catholiques, dans le cadre des rites funéraires bouddhistes, à offrir de l'encens devant les autels dédiés à Bouddha, un geste vu non pas comme idolâtre mais comme « *un signe de respect* ».

Cependant, les évêques vietnamiens mettent en garde contre des coutumes opposées à la foi catholiques, comme le fait de choisir « *le bon jour et la bonne heure* » pour organiser un mariage, entreprendre un voyage ou un chantier, ou encore signer un contrat.

Le document demande encore aux catholiques vietnamiens de ne pas ériger d'autels aux divinités de prospérité dans leurs boutiques ou chez eux, et de ne pas leur présenter d'offrandes. Il leur est demandé aussi de ne pas pratiquer les rites organisés pour « *accompagner la réincarnation des âmes* ».

Selon Mgr Joseph Dang Duc Ngan, responsable de la Commission épiscopale pour la culture, « *ces instructions marquent un tournant décisif dans l'histoire de l'Église catholique locale face au culte des ancêtres, qui concerne le quatrième commandement (« Honore ton père et ta mère », Ex 20,12) ».*

(1) « Le culte des ancêtres dans la famille vietnamienne », in Hommes & Migrations Année 2001, n° 1232 sur « Vies de famille ».

Essentielle inculturation

Si la notion d'inculturation n'apparaît qu'au XXe siècle dans la théologie chrétienne, elle renvoie à un processus inhérent au christianisme comme tel. En effet, dès ses origines, la foi chrétienne est toujours déjà incarnée dans une culture déterminée.

Dans l'histoire du christianisme, la notion d'inculturation est récente. En effet, ce n'est qu'en 1953 que ce terme apparaît, sous la plume du jésuite belge Pierre Charles. Dans les années, puis les décennies qui suivirent, ce concept fut abondamment repris, discuté, développé dans le cadre de ce qu'on appelle la « missiologie ». La missiologie est cette branche de la théologie qui, depuis la fin du XIXe siècle, s'interroge sur les modalités de l'annonce de l'Évangile aux peuples non chrétiens.

Du XVIe au milieu du XXe siècle, la mission d'évangélisation concernait principalement les... missionnaires chrétiens européens, envoyés évangéliser les populations « autochtones » des différents continents que l'on découvrait, et qui allaient faire l'objet de l'entreprise coloniale. Celle-ci sera vécue comme exploitation des richesses de ces contrées et projet civilisateur de peuples dont on considère souvent la culture comme « primitive » – en particulier celles de l'Afrique subsaharienne.

Pour résumer à l'extrême, on pourrait dire que, sur le continent africain, les missionnaires concevaient leur mission d'évangélisation de la même manière que les colonisateurs comprenaient leur mission civilisatrice : apporter l'Évangile comme on apporte « la » civilisation à des populations qui n'ont pas de culture ni de religion dignes de ce nom. Quant aux pratiques rituelles des indigènes, elles étaient considérées au mieux comme des superstitions infantiles, au pire comme de l'idolâtrie.

Valeurs authentiques

Dans un tel contexte, la notion d'inculturation n'avait pas lieu d'être, si on comprend celle-ci comme « l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète », pour reprendre les termes d'un autre jésuite, le Père Pedro Aruppe. Pour qu'il y ait inculturation, c'est-à-dire incarnation, adaptation, insertion ou encore enracinement de l'Évangile dans une culture donnée, il faut préalablement reconnaître l'existence de cette culture, et le fait qu'elle est porteuse de valeurs authentiquement humaines, éthiques, sociales, philosophiques et même religieuses, avant même sa rencontre avec la foi chrétienne.

Cela dit, indépendamment de l'apparition du terme, la question de l'inculturation s'est posée tout au long de l'histoire de l'Église. Au XVIIe siècle, par exemple, la « querelle des rites » va déchirer les ordres missionnaires présents en Chine. Depuis le XVIe siècle, les jésuites – encore eux – tentent d'enraciner la foi chrétienne dans la culture chinoise, et acceptent que les chrétiens chinois continuent de pratiquer leur culte des ancêtres, compris comme des rites civils. S'en est suivi une controverse qui dura près d'un siècle, et se solda par une interdiction pontificale de ces rites, considérés comme ayant une portée religieuse « païenne », et une interdiction impériale symétrique de la prédication chrétienne en Chine.

Enracinement et transformation

Pourtant, cet échec missionnaire n'est pas représentatif de la manière dont la foi chrétienne rencontra les cultures au cours de ses deux mille ans d'existence. Au contraire, dès sa naissance, la foi chrétienne est essentiellement inculturée. Au fondement de cette réalité, il y a le mystère de l'Incarnation. Tout comme le Verbe de Dieu s'est fait chair en Jésus, à un moment déterminé de l'histoire, en un lieu et une culture déterminés, le message évangélique se donne à entendre, toujours et nécessairement, partout et à chaque époque, dans une culture particulière.

En d'autres termes, la révélation chrétienne n'existe jamais sous une forme « pure », mais toujours dans et à travers une parole humaine ; elle se rencontre toujours à travers une traduction, incarnée dans une culture donnée.

Tous les chrétiens – en tant qu'individu et communauté – sont appelés à entrer dans ce processus : laisser la Parole de Dieu s'incarner dans leur vie, dans leur culture, y compris dans notre civilisation occidentale sécularisée et pluraliste, qui, au même titre que les autres sociétés du monde, est aujourd'hui « terre de mission ». Ce processus implique deux dimensions, formulées par saint Jean-Paul II : « une intime transformation des authentiques valeurs culturelles par leur intégration dans le christianisme, et l'enracinement du christianisme dans les diverses cultures humaines » (Redemptoris Missio, 52). Cette perspective doit nous permettre d'éviter deux écueils : d'une part, identifier purement et simplement la foi chrétienne avec une culture donnée (ce qu'ont longtemps fait les chrétiens européens); d'autre part, réduire l'Évangile à ce qui me convient, en oubliant qu'il est puissance de conversion de ma façon de vivre, c'est-à-dire de ma culture.

Christophe HERINCKX, docteur en théologie